

Alice et Martin
La détresse du désenchantement
Alice et Martin, France 1998, 124 minutes

Marc-André Brouillard

Number 202, May–June 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59369ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillard, M.-A. (1999). Review of [Alice et Martin : la détresse du désenchantement / *Alice et Martin*, France 1998, 124 minutes]. *Séquences*, (202), 42–43.

dépassés par les événements, interprétés par Nick Moran, Jason Flemyng, Dexter Fletcher et Jason Statham, avec juste ce qu'il faut de naïveté et d'inconscience pour nous rendre sympathique leur incroyable aventure. Ritchie filme le tout avec une caméra virevoltante et enlevée, dans des décors années 70 revus et corrigés façon fin de siècle et des effets visuels (ralentis, arrêts sur images, etc.) dont la valeur est essentiellement esthétique, mais qui donnent aussi au film sa couleur, son rythme et son énergie débordante.

Guy Ritchie sait visiblement ce qu'il fait — et il le fait avec un plaisir éclatant. *Lock, Stock...* est un film sur le plaisir du cinéma, un objet de pur divertissement dont le moteur (la dette de 500 000 livres) est un prétexte tout à fait arbitraire, le fameux MacGuffin si cher au bon vieux Hitch. *Lock, Stock...* ne prétend pas du tout être autre chose qu'un simple et brillant exercice de divertissement — qui ne

veut ni ré-inventer le genre, ni surtout pas le cinéma. Une certaine élite actuelle, toujours en mal de trouver la perle rare dans la mare de médiocrités qu'on voit sur nos écrans, oublie souvent que le cinéma est aussi un art de divertissement et que, en dépit des croyances populaires, les très bons films divertissants ne courent malheureusement pas les rues. *Lock, Stock and Two Smoking Barrels* appartient quant à lui à cette catégorie avec un merveilleux manque de sérieux et une jouissive absence de culpabilité. Pour le plus grand bonheur de qui sait s'abandonner au spectacle.

Claire Valade

LOCK, STOCK AND TWO SMOKING BARRELS (Arnaques, crimes & botanique)
Grande-Bretagne 1998, 108 minutes — **Réal.:** Guy Ritchie — **Scén.:** Guy Ritchie — **Int.:** Nick Moran (Eddy), Dexter Fletcher (Soap), Jason Flemyng (Tom), Jason Statham (Bacon), P.H. Moriarty (Harry), Sting (JD) — **Dist.:** FunFilm.

Alice et Martin

La détresse du désenchantement

«Tu sais Alice, je n'ai que toi au monde et ça suffit pour remplir ma vie». Par cet aveu, le personnage de Martin expose son drame. Non seulement y lisons-nous le désarroi, mais aussi le vide et, surtout, l'isolement qui transparait d'un bout à l'autre du film. André Téchiné s'est attaché à des personnages marginaux qui observent la société en spectateurs attendant qu'elle leur désigne un rôle. Cette attitude passive fait en sorte que le film se déroule à l'intérieur d'un espace narratif où tout est en devenir et où tout n'est que passage. L'histoire d'Alice et Martin amène ses deux protagonistes à se révéler à eux-mêmes, tels deux pôles réfléchissant leur propre image. C'est donc cette image à travers ses multiples transformations que Téchiné nous renvoie. C'est au bord de la mer, là où Alice et Martin ont trouvé refuge, que va s'opérer la transformation des personnages alors que le passé douloureux de Martin remontera à la surface. Téchiné suggère la dérive de Martin à travers une série d'images empreintes d'onirisme et de poésie. Ensuite, un long flashback nous ramène à l'origine de cette dérive, mais, bien que révélateur, ce procédé nous déstabilise et brise la trame narrative. Non seulement brise-t-il le ton, mais il scinde aussi le film en deux en abandonnant Martin à sa dérive et Alice au centre de l'histoire.

Nous comprenons alors que c'est Alice (Juliette Binoche, toute en nuances et en impressions) qui est le noyau de cette histoire. Peu à peu, nous devenons elle et découvrons les coulisses d'une comédie humaine qui donne un sens à sa marginalité. Si la mauvaise définition du personnage d'Alice ne nous empêche pas de le saisir, il n'en va pas de même pour celui de Martin, auquel pourtant Téchiné consacre plus de la moitié du film. Martin, qui avait été forcé de quitter sa mère pour rejoindre un père qu'il ne connaissait pas et ne reconnaissait pas, commet un acte que dix années de réclusion en compagnie de ce père



Alice et Martin

sévère avait jusqu'alors empêché. Téchiné insiste sur l'isolement de Martin qui s'amorce lors de sa fuite dans les montagnes, fuite qui prend des allures de voyage initiatique, et qui se poursuit à Paris, alors que le jeune homme devient mannequin, situation qui offre plus d'inconvénients que d'avantages. Téchiné a, semble-t-il, voulu s'attarder à la période de la vie d'un jeune homme qui tente de se situer entre l'enfant qu'il fut et les figures masculines qui lui ont servi de modèles. En faisant de Martin un père, Téchiné pousse son personnage à une réflexion douloureuse qui le confronte au référent négatif qu'était son propre père. Si la très belle scène du trio enfant, adulte et père dans le jardin de l'hôpital illustre particulièrement bien cette réflexion, il manque à cette étude psychologique l'information nécessaire à la compréhension de l'acte posé par Martin et, par le fait même, de sa relation avec son père. Le drame de Martin ne parvient donc jamais

à nous toucher, pour cela il eût fallu que Téchiné s'attarde davantage à l'enfance du personnage. Téchiné a plutôt choisi de faire des sauts dans le temps, tenant pour acquis qu'il n'est pas nécessaire de revenir en arrière pour comprendre le présent. Il a fait comme si l'évocation d'archétypes masculins, tel ce père austère et ce fils exclu, suffisait à rendre compréhensible le geste de Martin.

Pourtant, Téchiné réussit à créer un univers illustrant parfaitement l'état de ses personnages: de la fuite de Martin dans les montagnes où l'isolement se traduit par la peur, la faim et le froid, jusqu'à la mer où le temps semble s'être arrêté et où la perspective s'étend à l'infini. Le talent de metteur en scène d'André Téchiné, la photographie de Caroline Champetier et sa caméra qui s'accorde au rythme des situations ainsi que la très belle musique de Philippe Sarde font d'*Alice et Martin* un film esthétique traversé d'instant de poésie.

La force d'*Alice et Martin* réside aussi dans les seconds rôles tous très convaincants: en particulier, Mathieu Amalric qui offre encore une fois une très belle interprétation en incarnant Benjamin, le frère de Martin et l'ami d'Alice. Ce que nous pourrions reprocher au film de Téchiné, outre les faiblesses du scénario en ce qui a trait au développement de ses deux personnages principaux et aux raisons qui les motivent, c'est, qu'encore une fois, ce film traite de la détresse de la jeunesse en s'attachant à ces paumés heureux qui peuplent le cinéma français depuis *Un monde sans pitié*, d'Éric Rochant, donnant ainsi l'impression que le désenchantement frappe à toutes les portes.

Marc-André Brouillard

ALICE ET MARTIN

France 1998, 124 minutes — **Réal.:** André Téchiné — **Scén.:** André Téchiné — **Photo:** Caroline Champetier — **Mont.:** Martine Giordano — **Mus.:** Philippe Sarde — **Déc.:** Ze Branco — **Int.:** Juliette Binoche (Alice), Alexis Loret (Martin), Carmen Maura (Jeanine), Mathieu Amalric (Benjamin), Jean-Pierre Lorit (Frédéric), Marthe Villalonga (Lucie) — **Prod.:** Alain Sarde — **Dist.:** Alliance.

Gods and Monsters

Entre l'horreur et la poésie visuelle

La mort de James Whale fut, sans doute, l'une des plus mystérieuses des morts hollywoodiennes. En effet, par un sombre matin de 1957, ce légendaire réalisateur fut retrouvé sans vie dans sa piscine. C'était là un tableau tiré du dernier acte de *Sunset Boulevard*. Mais, encore aujourd'hui, on spéculé sur les causes réelles de cette baignade fatale. S'agit-il d'un suicide? Ou encore, serait-ce à cause de son homosexualité qui avait attiré dans sa vie des personnages plutôt ambigus?

S'inspirant du roman *Father of Frankenstein* de Christopher Bram, Bill Condon nous propose un scénario des événements possibles, en plus d'un festin cinématographique complexe et envoûtant. Il est d'autant plus surprenant que Condon ait pu prendre une direction aussi différente du roman pour en venir à un miroir émotionnel aussi parfait. C'est un peu comme *Bride of Frankenstein* de Whale qui, même sous l'étendard de la parodie et de l'irrévérence réussit à être le film qui communique mieux le filon émotionnel du roman de Mary Shelley. Une chose est sûre, l'Oscar que l'on a remis à Condon est bien mérité.

Mais il y a plus encore. Condon fait plus que nous livrer un mélodrame sur les gais de Hollywood. Il nous fait faire la tournée de cette infernale machine sociale qu'est Beverly Hills, où la sincérité se fait rare et l'hypocrisie est la monnaie d'échange. Il nous présente aussi une lettre d'amour à l'âge d'or d'Hollywood.

Boone, un jeune ex-marine, est le nouveau jardinier de Mister Jimmy. Jimmy est en fait James Whale — célèbre pour avoir réalisé les deux premiers films de *Frankenstein* pour la Universal, un quart de siècle plus tôt. Célèbre est un grand mot dans le contexte de l'époque. On n'avait aucune considération pour les films de monstres. Quant



Gods and Monsters

aux autres œuvres, comme la somptueuse adaptation de *Showboat*, on les avait tout simplement oubliées. La qualité de vie de Mister Jimmy n'a rien d'enviable. Son état de santé s'aggrave et les paralysies se succèdent. Il a le choix de prendre ses médicaments qui le rendent catatonique ou de risquer «l'orage dans son cerveau». Sa gouvernante Hannah (Lynn Redgrave dont la prestation est des plus juteuses) veille